



RUE DES ARCHIVES / JOYRM

La littérature dans le rétro

En rééditant des livres
au charme désuet,
on ralentit
la course du temps.

ÉDITION Des romans oubliés trouvent une seconde jeunesse en librairie, réédités comme des pépites « vintage ».

FRANCOISE DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

LE RÉTRO est à la mode. Difficile d'y échapper. Si la mode et le design ont été les premiers à réinvestir des modèles historiques « cultes », l'édition se tourne, elle aussi, vers le passé pour y piocher quelques pépites littéraires à (re)découvrir. Sous leurs couvertures empruntant leurs codes esthétiques aux années 1950-1960, les exemplaires semblent tout droit sortis des bibliothèques d'après guerre. Le best-seller des années 1950 passé de mode trouve ainsi une seconde jeunesse en librairie à côté de curiosités littéraires au charme désuet. Une manière pour les éditeurs de faire vivre leur fonds tout en répondant à une forme de nostalgie ambiante pour les modes du passé.

« Vintage », c'est justement le nom de la collection qu'a lancée Belfond pour réunir ces romans parus au XX^e siècle, qui pour certains ont connu le succès avant de tomber injustement dans l'oubli. La bien nommée collection propose ainsi depuis l'année dernière des titres variés, issus des collections de la maison qui, avant les années 1970, était connue pour défricher les nouveaux talents ; « Historiquement, Pierre Belfond a eu un grand rôle dans la découverte d'auteurs. Certains livres sont aujourd'hui oubliés, mais ils méritent d'être redécouverts pour leur intérêt politique, social, littéraire », explique Caroline Ast, éditrice chez Belfond. Le premier à être sorti du purgatoire fut le prix Pulitzer 1934, *Les Saisons et les jours*, de Caroline Miller, roman pastoral sur le sud des États-Unis qui, dit-on, inspira Margaret Mitchell pour *Autant en emporte le vent*. D'autres ont suivi

depuis : la maison en publie six par an, parmi lesquels des curiosités comme le tout premier roman de Henry Miller, *Crazy Cook*, ou celui de Padgett Powell, *Edisto*, ainsi que des classiques étrangers en mal de reconnaissance chez nous.

L'ivresse des grands fonds

A Tree Grows in Brooklyn est ainsi un classique aux États-Unis qui fut adapté au cinéma par Elia Kazan. Son auteur, Betty Smith, femme divorcée, deux enfants à charge, sorte de J. K. Rowling de l'époque, s'inspira de sa vie pour écrire l'histoire de cette famille pauvre new-yorkaise marquée par la mort du père. Publié par Hachette en 1946, puis dans une version expurgée destinée aux enfants, *Le Lys de Brooklyn* vient juste de réinvestir

les librairies. « Ce livre emblématique de la pop culture américaine a été le best-seller des années 1940 aux États-Unis. Il est, là-bas, encore lu à titre de classique. Nous avons eu un coup de cœur à sa relecture », explique Caroline Ast. Même impression à la lecture du livre étonnamment prémonitoire de l'Allemande Irmgard Keun, *Après minuit*, qui décrit quelques journées à Francfort en 1936, lors de la visite en fanfare du nouvel homme fort de l'Allemagne. La narratrice, une jeune fille obsédée par l'amour mais déstabilisée par l'hystérie de ses compatriotes à l'égard du régime de Hitler, décrit la montée du totalitarisme avec une candeur mêlée d'effroi.

Au sein de la maison Denoël, la collection « Empreinte » a été lan-

cée au début de l'année. Après une singularité de Georges Perec (*Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour?*) et la réédition du *Bonjour minuit* de Jean Rhys, c'est au tour de Louis Calaferte et Sylvia Plath de venir consolider cette collection naissante dont le prix des ouvrages se veut serré. « Nous souhaiterions attirer de nouvelles générations vers ces auteurs qui se trouvent dans le riche fonds littéraire de Denoël. Mais nous avons pensé qu'il fallait leur donner une forme de modernité », explique l'éditrice Marguerite de Bengy. L'éditrice fait donc appel à un « passeur » connu du grand public pour les préfaces. Fanny Ardant, Richard Bohringer et Rachida Brakni ont dit tout le bien qu'ils pensaient des ouvrages, en préambule du texte. À la ren-

ALBUMS D'HIER, SUCCES D'AUJOURD'HUI

En littérature jeunesse aussi, les vieilles gloires ne se sont jamais aussi bien portées. Le Père Castor est plus vert que jamais, Fantômette n'a jamais remis sa cape et même *Les Six Compagnons*, best-seller des cours de récré dans les années soixante-dix, retrouvent de la vigueur dans une « Bibliothèque rose » qui s'affirme comme un sanctuaire patrimonial. Pendant longtemps, la littérature jeunesse n'avait en tête que la course à la nouveauté, histoire de séduire des enfants qui évoluaient constamment, toujours plus vifs, toujours plus sollicités par la télévision, toujours plus connectés.

Depuis quelques années, la tendance s'est inversée, avec un regain d'intérêt pour les classiques. Il semble fini le temps où les couvertures de la série Fantômette étaient régulièrement réactualisées par un dessinateur jugé plus en phase avec l'époque. Les héros des parents (Caroline, Émilie, Martine), voire des grands-parents (Bécassine) ont repris du service dans des albums qui ressemblent étrangement à ceux de jadis. Dans une époque qui se cherche, les héros de l'enfance rassurent les parents, qui ne retrouvent pas forcément leurs petits dans les personnages contemporains aimés de leur progéniture.

Or ce sont eux qui achètent les livres. Les éditeurs l'ont bien compris qui n'hésitent plus à s'engager dans des opérations de réédition, dépoussiérant à peine les albums d'époque. Le Père Castor, dont Flammarion a fêté les 80 ans en 2011, connaît un vif regain d'intérêt de la part du public. La maison d'édition vend toujours les classiques à l'identique. Le succès de ces livres tient aussi à leur design séduisant, fruit de dessinateurs formés à une école d'illustration d'après guerre aussi prolifique qu'avant-gardiste, soucieuse d'enrichir l'imaginaire des petits. Cet esthétisme chic semble ne pas avoir pris une ride. F. D.

trée, Hippolyte Girardot commentera *Mademoiselle B* de Maurice Pons. « *L'idée est de remettre en avant des romans à succès d'auteurs peu connus ou, à l'inverse, les ouvrages moins connus d'auteurs célèbres* », poursuit l'éditrice. Il a ainsi été décidé de publier *La Cloche de détresse*, l'unique roman de Sylvia Plath, plus connue des lecteurs pour ses poèmes.

La patine des ans

« *Le "Bonjour tristesse" américain* », proclame la quatrième de couverture de *Chocolates for Breakfast*, roman de l'Américaine Pamela Moore qui connut un considérable succès en 1956 et qui vient d'être republié par Nil. À l'époque, l'éditeur René Julliard avait repéré cette jeune auteur américaine, représentante d'une jeunesse gâtée, instruite mais mélancolique, l'invitant à Paris. L'héroïne de Pamela Moore, Courtney, qui est à *Chocolates for Breakfast* ce que Cécile est à *Bonjour tristesse*, promène son spleen entre Park Avenue, à New York, et les boulevards de Hollywood où sa mère est une actrice de seconde zone. « *Il n'y a pas si longtemps, on aurait trouvé choquant de voir des jeunes filles lire des livres que dorénavant elles écrivent* », écrit le *New York Times* à sa sortie. Le livre s'envola.

Et les éditeurs sont formels. S'ils plaisent au public, ravi de découvrir des textes d'époque, ces jolis livres, généralement de bonne facture, sont également mis en avant par les libraires. Comme si brusquement la chasse à la nouveauté qui est la plaie de l'édition contemporaine était mise entre parenthèses. On ralentit la course du temps, on regarde vers le passé avec nostalgie, un passé où les romans paraissent peut-être plus élégants, plus chics. ■

CHOCOLATES FOR BREAKFAST

De Pamela Moore,
traduit de l'anglais
(États-Unis)
par France-Marie
Watkins,
Nil,
348 p., 18,50 €



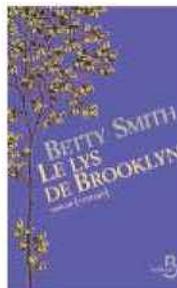
LA CLOCHE DE DÉTRESSE

De Sylvia Plath,
traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Michel Persitz,
Denoël
(« Empreintes »),
260 p., 12,90 €



LE LYS DE BROOKLYN

De Betty Smith,
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Maurice Beerblock,
Belfond (« Vintage »),
710 p., 19 €



APRÈS MINUIT

D'Irmgard Keun,
traduit de l'allemand
par Georges Berthier,
Belfond (« Vintage »),
226 p., 17 €

